

I

Lorsque mon père m'annonça que nous allions manger ensemble, en tête à tête, au restaurant, je compris que l'inévitable venait de se décider. J'avais douze ans, et ce moment glaçant me pendait au nez depuis longtemps, plus longtemps même que je n'en pouvais avoir connaissance; cependant je ne fus pas suffoquée de douleur ni paralysée sous une déferlante d'images d'un avenir catastrophique.

Et pourtant, si l'on considère l'étymologie du mot « catastrophe », c'est bien de cela qu'il s'agissait : la chute du ciel, la ruine du bâti, le stable renversé pattes en l'air et toute chose déplacée chaotiquement. J'avais déjà expérimenté la sensation de catastrophe totale, mais c'était quand j'étais petite, à huit ans. Non, maintenant, j'étais une grande fille de douze ans qui en avait vu et entendu, et qui pensait venu le moment de faire connaître sa grande maturité émotionnelle.

Mon père m'invitait parfois au restaurant, au café, nous avions nos sorties « à nous » assez régulièrement depuis ma toute petite enfance, et plus d'une fois je l'avais accompagné sur les plateaux de tournage où il travaillait comme directeur de production. Sa

conversation me passionnait, nous avions toujours des sujets de discussion, et c'était à lui que je livrais sans retenue toutes mes confidences, posant des questions sur la vie, la mort, l'amour et autres mystères de l'existence.

Il avait le don de la parabole, et sa voix de speaker, grave, profonde et puissante, avait sur moi un effet apaisant, rassurant et excitant à la fois. Ses dons d'orateur étaient indiscutables, son charisme et son autorité donnaient l'impression qu'il pouvait aplanir les dangers, éviter les écueils d'un monde tortueux. Lorsqu'il élevait la voix, je me figurais qu'un phénomène naturel se déclenchait et faisait accourir une armée de fourmis prêtes à obéir à ses ordres. Ses colères étaient terribles et, lorsqu'elles tombaient sur moi, je pleurais et sanglotais si fort que c'en était voluptueux.

Pour toutes les étapes de la vie, épreuves, célébrations, mon père avait des fables, des contes, des allégories qui transfiguraient ces événements solennels en rites initiatiques. Un genou écorché, un deuil, un examen d'histoire au sujet de la Rome antique, un chat égaré qu'on voudrait adopter... Tout était magique, chargé de sens et inscrit dans une parfaite continuité qui englobait les émotions, les métamorphoses de la nature, le matérialisme historique et la spiritualité.

II

Mon père était très beau, très masculin, sans doute copieusement sollicité par les femmes bien que je n'en fusse fort heureusement pas informée en détail. Sa relation avec ma mère était passionnelle et orageuse, et ils venaient de traverser ensemble des tempêtes violentes qui étaient dues tout autant à des conflits politiques, historiques et sociaux qu'à leurs tempéraments inconciliables.

« Mille fois je pris mon bagage... » pourrait être leur devise. Mille fois envisagèrent-ils, accablés, épuisés, de se quitter, mille fois se réconcilièrent-ils dans les larmes et les baisers fougueux. Il m'était difficile d'ignorer leurs disputes, car mon père non seulement mettait à profit sa voix tonitruante, mais en outre m'obligeait à assister au combat « pour être au courant et suivre l'argumentation ». C'était sa conception d'une éducation libérale.

À mesure que sa voix montait, celle de ma mère décroissait, car elle se refusait à une surenchère sonore où elle eût été vaincue et qui lui eût attribué le rôle ingrat de l'hystérique (toute femme qui crie encourageant immédiatement ce jugement, et cela principalement en

raison de ses cordes vocales, qui tendent vers l'aigu lorsqu'elles cherchent la puissance). De plus, elle détestait les cris, cela lui donnait envie de pleurer — ce qui finissait par arriver et par clore la querelle; ma mère tournait le dos, le menton tremblant, prémices d'irrépressibles pleurs, et lançait : « Je ne veux plus en discuter, cela suffit » d'une toute petite voix. Mon père, furibond, ne supportait pas la désertion de l'adversaire et pérorait, à l'intention d'un témoin imaginaire qui ne serait pas dupe de cette retraite déloyale : « Eh oui, encore une fois, c'est moi le fils de pute! C'est moi le méchant, la brute! » Son pas pesant de fauve embastillé châtiait le plancher. « Oui, c'est moi qui ai tort, comme d'habitude! » Il vociférait de plus en plus fort à mesure que l'armée ennemie se retranchait en larmes dans la chambre à coucher. « Moi, l'enfoiré, mes raisons, on ne les écoute pas! On préfère briser la discussion parce qu'on ne peut pas me prouver que j'ai tort! Et moi, je passe encore pour un monstre! » Chacun s'en allait boudier — « glacé comme un cheval fourbu », dirait Ferré —, dévasté, inutile.

Un jour — cela devait arriver —, la trêve finale fut signée. Je n'ai connu qu'adulte les clauses du traité, les crimes reprochés, concessions et pardons, les faits passés sous silence afin que les deux parties en présence trouvent un calumet de la paix à peu près fumable.

Le sort en était jeté : mon père couchait depuis assez longtemps sur le canapé du salon et j'avais déjà compris ce qui m'attendait lorsque j'acceptai son invitation émue.

Après un steak-frites sans l'ombre d'un légume,

qui fit notre bonheur à tous les deux et qui n'était qu'un préambule au vrai but de notre réunion, nous allâmes nous asseoir sur un banc du square qui jouxtait notre rue, la traverse de la Fabrique-de-Peignes. Oui, c'était son vrai nom. Mon père sortit son paquet de cigarettes de la poche de sa chemise, geste si familier, en coinça une entre ses dents — ses incisives avaient cette séparation charmante dont on dit qu'elle est signe de fortune (mais pas dans le cas de mon père) —, et l'alluma, aspirant profondément une bouffée qu'il laissa s'échapper par les narines, ce qui me semblait être le summum de la virilité.

J'étais assise sur le banc, et lui, debout, avait posé un pied sur le siège. Son coude prenait appui sur ce genou surélevé. J'observai sa main solide tenant la cigarette, son pantalon élimé en velours côtelé, son épaisse moustache, si familière que j'aurais pu manquer de le reconnaître dans la rue s'il l'avait rasée, son blouson aux multiples poches que je portais parfois dans la maison pour me donner de l'importance lorsque je fumais en cachette devant la glace. Il regardait au loin, ses yeux gris acier derrière des lunettes carrées se remplissant d'eau salée pendant qu'il cherchait ses mots d'introduction. « Marininha, tu sais combien ta mère et moi on t'aime, et on s'aime... » J'étais pénétrée de tendresse et de compassion pour ce dieu qui voulait m'épargner, qui choisissait les mots les plus doux, les plus consolants pour m'annoncer l'échec d'un projet de vie.

Pour le soulager, j'allai au secours de sa gorge nouée : « Je sais, papa. » Il fallait lui faciliter la tâche. « J'ai compris le canapé du salon et tout ça... Je sais

bien. » Je priais pour qu'il ne me demande pas de choisir la garde de l'un ou de l'autre parent, tâche absurde dont il m'eût paru trop cruel de devoir m'acquitter.

« Ma petite fille... » Il semblait soulagé de n'avoir pas à tout m'expliquer. « Nous pensons que c'est mieux ainsi... Nous avons décidé, ta mère et moi, que tu vivrais avec elle, étant une fille... Peut-être que pour un garçon ç'aurait été l'inverse. » Je restai silencieuse, approuvant de la tête, attendant la suite. « Nous avons vraiment essayé, tu sais. »

Je ne le savais que trop, moi qui ne supportais plus ces disputes harassantes, ces éclats de voix. Quelquefois, je l'avais haï pour sa puissance autoritaire, pour ses aboiements. Il m'enseignait l'argumentation, l'organisation de la pensée, la défense d'une hypothèse, la dissertation, et cependant, lorsqu'il s'agissait pour lui de défendre ses positions, il utilisait la force de ses poumons, il était le lion qui s'impose parce qu'il le peut et non le renard rusé dont il prêchait les méthodes. J'avais vu ma mère, cette intelligence aiguë, abandonner le champ de bataille faute de pouvoir dégainer ses mots sous le flot de décibels, j'avais mille fois goûté à l'arbitraire de ses verdicts sans appel, ceux-là mêmes qui, le jour d'après, pouvaient être révisés comme si de rien n'était, comme si le prévenu n'avait pas dû ravalier ses larmes impuissantes sans avoir pu exposer sa cause.